

La tentation de l'infini

© Patrick Joquel
Inédit 2 013
http://

<http://www.patrick-joquel.com>

*

Sous nos pieds les chardons secs crépitent. Une odeur froissée. Lavande et marjolaine...



Sur ces calcaires la tentation de l'infini nous séduit. Le chemin nous devance et nous lui emboîtons le pas. Sans échanger un seul mot.

*

Ici
loin de toute parole
un sentier souligne au lacet le vent

Sur ces calcaires que si peu empruntent désormais les murets lâchent leurs cailloux

Lentement la montagne gomme les hommes

Nous sommes de passage ici
en avons-nous conscience assez
?
et toi coucou moqueur
sauras-tu en dire autre chose que tes deux notes
?

*

Enclos désertés
moutons absents
croix de bois écaillées
oratoires garnis d'un simple bouquet sec
restanques en lambeaux
tout un pays s'enfuit
des millénaires de présence humaine rendus aux ronciers
comme ça

Où sont partis les hommes
?

*

Le sentier ne dit rien de son âge. Il est simplement là. Juste offert. A qui vient l'emprunter. Il signe au flanc des pentes le passage des hommes. C'est tout.

Nous marchons. Sur un tapis d'herbes rases tout scintillant de rosée. Pas à pas le silence prend. Entre un amoncellement de cailloux et les cairns élevés par la main de l'homme le cheminement n'hésite pas.



Nous ajoutons un caillou. Sans rien savoir de l'histoire à laquelle on ajoute sa pierre. Pierre à pierre et tellement silencieux les cairns en gardent la mémoire... Un moment... Puis s'effondrent... Comme tous les souvenirs... Sous les poids des neiges...

Est-ce pour mieux ramener ces étendues désertiques à notre échelle et baliser ce désir d'infini que le long de nos itinéraires nous les installons, ces cairns de pierres ?



Leur immobilité jalonne nos déplacements...

Comme eux nous nous tenons suspendus aux alternances du gel et du ruissellement.
Comme eux nous demeurons à la merci d'un corps maladroit ou trop curieux.
Comme eux les vents nous caressent et se déchirent à nos aspérités.

Le vol d'un corbeau souligne d'un trait noir nos présences...

*

Les bories couvent notre solitude. Il suffit de s'asseoir à l'intérieur et d'écouter les vents les contourner. Un silence à la saveur calcaire épanouit alors une odeur fossile. Des bergers, de leurs regards plissés face aux soleils des brebis, il ne subsiste que ces enroulements de pierres sèches... On protège ainsi le sommeil. On se garde ainsi du froid et de la pluie.

Aussi longtemps que résisteront leurs dômes brûlera ce silence.



Ici au ras des dolines les herbes possèdent une odeur de vent. L'oreille y respire et s'abandonne à son parfum de lavandes froissées. Elle y goûte un souvenir. Un monde où les bruits des hommes résonnaient avec ceux des éléments.

Cela ne dure pas : un avion de tourisme raie le ciel.

*

Les hommes couvrent les sources de cailloux et de prières. Leurs voix cimentent, ajustent les pierres. Lorsqu'elles se taisent commencent alors des temps de délabrement...

Les vents déposent des graines dans les interstices : herbes, fleurs, arbres...

Le soleil, la neige ou la pluie passent. Dégringolent les pierres comme grains de chapelet. Le silence et le temps tournent au-dessus des toits crevés. Toujours la même tôle qui grince à la rafale comme un tocsin désaccordé...



Qu'est ce qui nous attire ainsi à toi hors de toute saison vieil hameau calcaire agenouillé sur ton belvédère ?

Toujours le banc de pierre et son regard changeant de couleurs selon les mois de l'année... Toujours ces tapis de fumiers desséchés dont le vent lit la poussière prêtant sa voix aux songes des troupeaux évanouis... Et toujours ces traces de passages comme des couches sédimentaires : un journal de 1990... un matelas de mousse... un paquet de tabac bientôt vide... un foyer qu'on aimerait encore tiède...

Qu'est ce qui nous attire ainsi à toi hors de toute saison vieil ami calcaire agenouillé sur ton belvédère ? Et que te laissons-nous de nous-mêmes à chacun de nos passages pour vouloir aussi fort revenir ?

Quelle résistance à l'effritement nous taraude ainsi jusqu'à renouer nos doigts autour de tes pierres ?

*

Les brames tronçonnent le silence et le brisent

Le cri du cerf en rut résonne en mon ventre
et mes testicules frissonnent

Quelle force ici me surprend
?

Quel écho animal me saisit
?

Je viens de ce cri
de ce long fleuve blanc
qui déroule des siècles d'orgasmes

*

La montagne est déserte. Seuls les crottins pâturent. Trois moutons oubliés s'étonnent d'avoir réussi à passer l'hiver près de la bergerie encore en hibernation.

*

Nous descendons jusqu'au torrent. 1200m de dénivelé. Le temps de quitter la pierre et de retrouver la forêt, de tourner autour des falaises que des pins dérisoires semblent retenir de leur étreinte verticale. Plus tard lorsqu'il faudra reprendre de l'altitude et boucler le tour les cuisses paieront de crampes cette descente.

*

Le sentier bien pavé est une ancienne route à mulets. Un régal pour le pas. On pense à ceux qui marchaient là pour leur survie... De loin en loin des maisons comme autant d'étapes possibles témoignent de leur acharnement à vivre ici. Rivés à la montagne.

*

Le sentier aujourd'hui on dit sentier avant l'avènement de la voiture on disait peut-être route ou chemin car on chemine aujourd'hui sac au dos là où au temps des mulets circulaient hommes et marchandises en témoignent ces murets de pierres qui rivent le chemin aux pentes ces ponts voûtés qui enjambent les torrents le sentier donc arpente aujourd'hui un territoire déserté des hommes un pays redevenu sauvage



On y chemine en silence lorsqu'on arrive enfin dans un de ces villages perchés sur son bout du monde les jappements de chiens de chasse enfermés dans leur chenil nous accueillent. Les maisons gardent leurs secrets. Les rares volets ouverts ne laissent rien apparaître. Seule se donne au regard la litanie des noms sur les boites aux lettres et sur le monument aux morts

Plateau st Barnabé, Calern, Caussols, Gauron, Brec d'Utelle Lieuche, vallon de Bramafan, Courmes,

Patrick Joquel
Inédit 2 013

<http://www.patrick-joquel.com>